



PASCAL BROSIST

Répétition de la reconstitution de la bataille de Marignan, d'après Léonard de Vinci, au château du Clos Lucé, à Amboise.

HISTOIRE Les 13 et 14 septembre prochains marquent le 500^e anniversaire de la bataille de Marignan. C'est l'occasion de s'interroger sur le rôle et la place des grandes dates inscrites dans le « marbre » de l'histoire de France

1515, grande date en péril



« **Q**uinz^e cent quinze ? »
– Marignan !
La réponse sonne comme une évidence.

Longtemps placée parmi les grandes dates de l'histoire de France, la bataille de Marignan a aujourd'hui perdu sa place dans les programmes scolaires. Elle n'est plus obligatoire dans l'enseignement de la classe de 5^e et ne figure plus parmi les grands repères historiques à connaître pour l'examen du brevet des collèges.

Pourtant, il y a encore quelques décennies, 1515 faisait partie des dates fondamentales qu'un élève devait maîtriser sur le bout des doigts au même titre que 496 – baptême de Clovis ; 732 – Charles Martel à Poitiers ; 800 – couronnement de Charlemagne. Ou encore l'abolition des privilèges, la nuit du 4 août 1789. Pourquoi ce basculement progressif vers l'oubli ?

Selon l'historien Didier Le Fur, la datation de l'histoire de France

connaît un tournant avec la création par le roi Louis-Philippe de la grandiose « galerie des Batailles » au château de Versailles, élaborée entre 1833 et 1837. Étendue sur 120 mètres de long et treize de large, elle célèbre de grandes victoires sur quatorze siècles. Trente-trois tableaux de batailles furent commandés à des peintres renommés, parmi lesquels Alaux, Bouchot, Couder, Delacroix, E. Devéria et Fragonard fils. De la bataille de Tolbiac (496), emportée par Clovis, jusqu'à celle de Wagram (1809), gagnée par Napoléon I^{er}, figurent notamment les victoires de Poitiers (732), Bouvines (1214) et Marignan (1515).

À l'époque de sa réalisation, cet espace solennel met en avant d'une manière inédite les grandes heures de la mémoire collective et élabore une première chronologie du roman national. Dans le contexte de la monarchie de Juillet, une telle création n'est pas anodine : avec ce prestigieux musée, le roi Louis-Philippe, influencé par François Guizot, cherche à réconcilier l'héritage de l'Ancien Régime et

celui de la Révolution. Quoi de mieux qu'une histoire commune pour apaiser les esprits après quarante années de bouleversements politiques ?

Jules Michelet et Ernest Lavis, « pères de l'histoire » de France, ajoutent plus tard leur pierre à l'édifice du roman national et leur influence se fait encore sentir aujourd'hui.

Marignan ne figure plus parmi les grands repères historiques à connaître pour l'examen du brevet des collèges.

La démarche de Michelet, qui rédige à partir de 1833 une *histoire de France* des origines à la Révolution, marque profondément la façon d'écrire et de penser l'histoire. Souvent moralisateur, Michelet romance et propage ses idées républicaines. Il en résulte une certaine conception de notre passé, gravant quelques hauts faits dans l'imaginaire collectif :

des grandes batailles, comme Marignan (1515), Alésia (– 52) et Valmy (1792) et de grands personnages, comme Hugues Capet, Clovis et Charlemagne. Cette colossale entreprise s'est fondée sur une vision de l'histoire comme progrès ininterrompu des techniques et des consciences, des Gaulois à la République.

« Il y en a eu d'autres, mais le manuel élaboré par Lavis a peut-être été le plus diffusé dans les écoles primaires, estime l'historien et académicien Pierre Nora, auteur de l'ouvrage *Présent, nation, mémoire* (Gallimard). Il a été tiré à des millions d'exemplaires. Ce manuel, et plus largement les professeurs d'histoire ont joué un rôle fondamental dans la construction d'un esprit national. Ernest Lavis lui-même disait qu'il fallait connaître l'histoire de France pour former des citoyens et des soldats. » L'histoire, devenue un instrument d'éducation politique, a pour mission d'inspirer à l'écuyer de la III^e République l'admiration dans laquelle se forge le sentiment d'appartenance à la nation.

Nicolas Richer, professeur à l'École normale supérieure de Lyon, note que les grandes heures de notre histoire se définissent sur le temps long et selon leur « connotation positive ou négative ». À cet égard, les victoires de Poitiers (732), Bouvines (1214) ou Marignan (1515) ont été exaltées en leur temps et font encore parler d'elles aujourd'hui. D'autres, comme les grandes défaites de la guerre de Cent Ans – Crécy (1346), Poitiers (1356) ou Azincourt (1415) – apparaissent dans l'imaginaire collectif comme des pages noires de l'histoire française. Le traitement de ces épisodes considérés comme fondateurs par l'historiographie du XIX^e siècle a fortement contribué à définir des représentations qui tiennent, pour certaines, davantage du mythe que de la vérité historique.

Alors que, d'un côté, le « roman national » consacré par l'école proposait un récit fondé sur une chronologie et des personnages forts, des travaux entamés dans les années 1970 ont conduit à remettre en cause ce que l'historienne Suzanne ●●●



La Bataille de Marignan, par Fragonard, 1836 (huile sur toile, 465 x 543 cm), château de Versailles.



La galerie des Batailles, créée par Louis-Philippe au château de Versailles, célèbre de grandes victoires sur quatorze siècles, dont celle de Marignan, peinte par Fragonard (ci-dessus).

●●● Citron désigne comme les « grands mythes de l'histoire ». Les événements qui fondaient l'écriture de l'histoire de France sont réexaminés et remis en cause. L'image d'une « France chrétienne et éternelle » est progressivement déconstruite. Les représentations de Saint Louis rendant la justice sous son chêne, de Clovis et du vase de Soissons ou encore de Charles Martel à Poitiers, ont peu à peu été évincées par ce renouveau historiographique insufflé par Mai-68.

C'est aussi l'image d'une France conquérante et impériale qui est mise de côté. Pour Didier Le Fur, qui a constaté la pauvreté des ouvrages modernes sur la bataille de 1515, l'explication est d'abord idéologique : « L'histoire que l'on écrit est le reflet de l'idéologie dominante. Marignan est une victoire qui sanctionne le passé impérialiste de la France et ce passé, la V^e République répugne aujourd'hui à s'en souvenir. »

Il ajoute dans la préface de son ouvrage : « Oublier que la France voulut dominer le monde, c'est s'empêcher de saisir les raisons qui lui donnèrent cette place prépondérante parmi les nations européennes. (...) La France fut un État guerrier, et c'est essentiellement par la guerre qu'elle s'est construite et imaginée. »

Pour l'historien Dimitri Casali, auteur de *L'Altermanuel de l'histoire de France : ce que nos enfants n'apprennent plus*, on veut aussi « gommer les racines chrétiennes » : Clovis, Jeanne d'Arc ou Saint Louis n'apparaissent plus dans les enseignements depuis plusieurs années. Pour ce spécialiste de Napoléon, la manière dont l'histoire est enseignée prête aujourd'hui à confusion – même en faisant abstraction des fondements idéologiques qui influent sur le contenu des programmes. « On favorise un enseignement thématique dont découle une histoire lacunaire et atomisée qui rend beaucoup plus difficile l'assimilation par l'élève, estime-t-il. La chronologie est un support indispensable, la grammaire de l'his-

toire. » Son absence laisserait « la porte ouverte à l'anachronisme ». C'est-à-dire au « péché des péchés », selon l'historien fondateur de l'École des annales Lucien-Febvre.

À chaque réforme des programmes d'histoire, les points de vue s'opposent sur le mode d'enseignement, avec, d'un côté, les partisans de la chronologie comme Dimitri Casali, et de l'autre les défenseurs d'une histoire construite sur des grands thèmes ouverts à d'autres disciplines (sociologie, économie, ethnologie) et d'autres espaces. Support méthodologique, support idéologique, les grandes dates de notre récit national varient d'une époque à l'autre, au gré de l'avancée de la recherche mais aussi de notre appropriation du passé.

« Marignan est une victoire qui sanctionne le passé impérialiste de la France et ce passé, la V^e République répugne aujourd'hui à s'en souvenir ».

Quelles sont alors les grandes dates sur lesquelles s'appuie aujourd'hui notre « récit national » ? Si l'on se réfère aux repères encore exigés pour l'examen du brevet des collèges, celles-ci sont au nombre d'une cinquantaine, couvrant l'histoire universelle. Les dates clés d'Alésia (- 52), du couronnement de Charlemagne (800), de l'Édit de Nantes (1598), de la prise de la Bastille (14 juillet 1789) et de l'appel du général de Gaulle (18 juin 1940) constituent toujours quelques repères essentiels. En revanche, plus de baptême de Clovis. Plus de batailles du Moyen Âge ou de la Renaissance.

On peut regretter leur absence et celle d'autres dates, comme l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), qui établit l'usage du français pour la rédaction de tous les actes légaux et notariés et se révéla fondateur pour l'unité linguistique de la France. Mais on peut aussi se réjouir que les collégiens s'ouvrent à une culture dépassant les frontières nationales. Connaître et savoir dater l'Hégire (622) ou le siècle de Périclès (V^e avant J.-C.) paraît incontournable pour cerner certaines grandes problématiques actuelles, de la connaissance de l'islam aux fondements de la démocratie.

COLOMBAN JAOSIDY

REPÈRES

EN 2016, VERDUN ET LA SOMME, DEUX TEMPS SOMBRES ET FORTS DU RÉCIT NATIONAL

● Historiens, enseignants, hommes politiques, écrivains, artistes... contribuent en ces années de centenaire de la Grande Guerre à ranimer le souvenir d'une déflagration mondiale dont la France garde et préserve les stigmates.

En 2016, le récit national du premier conflit planétaire se concentrera sur deux batailles devenues emblématiques de la violence, de la souffrance, du courage des soldats enlisés dans la boue et la mort : Verdun et la Somme. ● Le 21 février 1916, est lancée la plus longue et l'une des plus meurtrières batailles de la Première Guerre mondiale, Verdun. Elle ne s'achèvera en effet que

le 19 décembre de la même année et son bilan demeure effrayant : 378 000 hommes côté Français (62 000 tués, plus de 101 000 disparus et plus de 215 000 blessés, souvent très gravement), 337 000 côté Allemand. Verdun est le symbole de 1914-1918 puisqu'une proportion très importante du contingent a participé aux combats : 70 divisions de l'armée française (sur 95 au

total) y ont en effet combattu. Lieu de mémoire impressionnant, l'ossuaire de Douaumont a été construit à partir de 1923, recevant les premières dépouilles en 1926. ● En 2016, le récit national ravivera une autre page, longue et sanglante, de la Grande Guerre : la bataille de la Somme, sur le plateau picard, de part et d'autre de la rivière. L'offensive, lancée conjointement par les forces françaises et britanniques,

commence le 1^{er} juillet 1916. Lors de la première journée, désastreuse, 19 240 Britanniques seront tués. Les opérations ne s'achèveront que le 18 novembre 1916, sur un bilan à faire frémir : 170 000 morts et disparus dans les lignes allemandes, 206 282 chez les Britanniques et 66 688, côté Français... La reine Elizabeth d'Angleterre devrait se rendre aux commémorations de la bataille, le 1^{er} juillet prochain.